

REVUE
DES
ÉTUDES LATINES

PUBLIÉE PAR LA
SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

HERCULE CHEZ LES POÈTES
DU I^{er} SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST

PAR
M. PIOT

Assistante à la Faculté des lettres de Lyon



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »
95, BOULEVARD RASPAIL (VI^e)
1966

Bibliothèque Maison de l'Orient



158227

XI
HERCULE CHEZ LES POÈTES
DU I^{er} SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST

PAR M^{lle} M. PIOT

Assistante à la Faculté des lettres de Lyon.

SOMMAIRE. — *D'Ovide à Sénèque et Valerius Flaccus, au cours du I^{er} siècle de notre ère, les poètes témoignent pour nous, chacun à leur manière, de l'intérêt que suscite alors le mythe d'Hercule, uindex telluris, uindex terrae.*

Citant, dans son ouvrage sur *Hercule et le Christianisme*¹, ces propos de Fr. Pfister : « Nul parmi les héros n'a été vénéré, à travers tout le monde antique, autant qu'Hercule et dans des sanctuaires aussi nombreux... Sur aucun des héros, voire sur aucun des Olympiens, le mythe n'avait à rapporter autant de choses que sur Hercule²... », M. Simon rappelle que l'époque romaine, et plus précisément l'époque impériale, « marque le point culminant » de la « fortune d'Hercule » ; nous ajouterions volontiers que le I^{er} siècle après J.-C. marque l'apogée de sa fortune littéraire et nous trouverions bien des témoignages de l'intérêt que suscite alors sa légende, ceux, connus, d'Ovide dans les *Métamorphoses*, de Sénèque dans son théâtre, mais aussi celui, plus modeste et plus inattendu, de Valerius Flaccus dans ses *Argonautiques*.

Quels sont, cependant, les aspects du personnage qui, s'imposant à l'imagination des poètes, apparaissent avec le plus de relief dans leurs œuvres et expliquent un tel succès ?

La popularité du héros, auquel « les aspects multiples d'une personnalité exceptionnellement riche » donnaient « accès dans toutes les classes et tous les milieux sociaux³ », ne s'était jamais démentie ; les exploits de ce champion à la force surhumaine et au cœur généreux enchantèrent les foules et, depuis longtemps, sa vie avait paru riche d'enseignement aux poètes et aux philosophes qui avaient fait de lui, peu à peu, un héros « exemplaire »,

1. P. 127 et suiv.

2. *Herakles und Christus, Archiv für Religionswissenschaft.*, XXXIV, 1937, p. 42.

3. M. Simon, *loc. laud.*

auquel ses mérites comme la reconnaissance des hommes ont ouvert le ciel.

Dans cette interprétation du mythe, l'influence des Cyniques et des Stoïciens fut, on le sait, décisive : vainqueur des monstres, défenseur des faibles, héros et sage à la fois, qui « ne s'est pas instruit dans les livres », mais a eu la douleur pour « maîtresse », qui « s'est conquis lui-même et a surmonté son destin¹ », il était devenu le symbole de la perfection philosophique.

A Rome, cependant, dès l'époque républicaine, nous pouvons trouver des preuves de l'intérêt porté au mythe d'Hercule ainsi conçu. Les fragments de tragédie parvenus jusqu'à nous ne nous permettent pas de mesurer la place que l'on y accordait au héros, mais Cicéron, dans son œuvre philosophique, fit mainte allusion à sa vie, à ses peines, à son apothéose. Il le présente essentiellement comme le bienfaiteur de toute la race humaine et choisit l'exemple d'Hercule, emprunté aux Stoïciens, quand il évoque « une vie consacrée à rendre les plus grands services à l'humanité entière, à secourir et à sauver les malheureux² ». Il découvre en lui les plus hautes vertus, *magnitudo*, *comitas*, *iustitia*, *liberalitas*, grâce auxquelles il a été mis au rang des dieux, et proclame : « abiit ad deos Hercules ; numquam abisset nisi, cum inter homines esset, eam sibi uiam muniuisset³ ».

Chez Cicéron, nous rencontrons une première évocation, dans la littérature latine, de l'Hercule *Sapiens*, qu'alliaient célébrer les philosophes du 1^{er} siècle, louant à l'envi sa résistance à la volupté, sa force et son énergie, tel Sénèque dans le *De Constantia Sapientis* (II, 2) : « Ulixen et Herculem... Stoici nostri sapientes pronuntiauerunt, inuictos laboribus et contemptores uoluptatis et uictores omnium terrorum », ou dans le *De Beneficiis* (I, 13, 3) : « Hercule ne vainquit jamais pour lui-même ; il traversa le monde, non en cédant à la convoitise, mais en restant juge des cas où il fallait vaincre, se faisant l'ennemi des méchants, le vengeur des bons, le pacificateur de toute la terre et de la mer⁴. »

1. A.-J. Festugière, *La sainteté*, Paris, P. U. F., 1942, p. 47.

2. *De Finibus*, II, 118 ; traduction de J. Martha, *De Finibus*, t. I (Collection des Universités de France).

3. *Tusculanes*, I, 32.

4. Traduction de Fr. Préchac, *De Beneficiis*, t. I (Collection des Universités de France). Pour les citations de ces deux derniers paragraphes, cf. Wade C. Stephens, *Two stoic heroes in the Metamorphoses : Hercules and Ulysses*, dans *Ovidiana*, Paris, 1958, p. 273 et 275.

Bien entendu, c'est dans le théâtre de Sénèque que nous chercherons l'interprétation la plus éclatante du mythe d'Hercule, mais d'autres écrivains, sensibles aux courants de pensée contemporains, ont parlé, eux aussi, d'un Hercule transformé par la méditation des philosophes, admis au ciel, selon le mot de Phèdre, « propter uirtutem¹ ».

Déjà, dans un passage pourtant léger de l'*Art d'aimer*, Ovide rappelait qu'Hercule :

... fatigata praebendo monstra nouerca,
... meruit caelum²,

Ovide qui, au livre IX des *Métamorphoses*³, devait célébrer les dernières souffrances du héros, sa mort et son apo théose, comme Sénèque le ferait dans *Hercule sur l'Œta*.

Mais, avant d'évoquer, avec ces deux auteurs, les dernières heures d'Hercule, arrêtons-nous à la première tragédie que le philosophe homme de théâtre avait consacrée au Tirynthien, *Hercule furieux*. Certes, il s'est inspiré de l'œuvre d'Euripide pour raconter cet épisode atroce de la vie du héros, sauvant, à son retour des Enfers, sa femme et ses enfants menacés de mort par l'usurpateur Lycus, puis, victime de Junon, frappé d'une crise de folie furieuse, massacrant ceux qu'il venait de sauver ; certes il nous a présenté là un Hercule malheureux, vaincu par une force contre laquelle sa volonté demeure impuissante ; il lui donne pourtant les traits dont l'avait gratifié la tradition stoïco-cynique.

Pendant tout le début de la pièce⁴, le héros est absent, mais, dès le prologue, alors qu'elle nous laisse présager une ultime vengeance, Junon avoue, pleine de rancœur : « Il triomphe des fléaux et grâce à eux s'élève, de mon courroux il tire profit ; c'est à sa gloire qu'il fait tourner ma haine⁵... », tandis que sa femme Mégara célèbre indirectement ses louanges en ces termes : « La terre a senti, avec tristesse, l'absence de son pacificateur : prospère et heureux, le crime s'appelle vertu ; les bons obéissent aux scélérats ; les armes font le droit ; la terreur étouffe les lois⁶. »

1. *Fab.* IV, 12.

2. II, v. 217-218.

3. v. 134-172.

4. Jusqu'au vers 591.

5. V. 33 et suiv.

6. V. 249 et suiv.

Mégara, d'ailleurs, bien qu'elle souffre de l'absence de son époux, reconnaît la nécessité des épreuves subies dans une série de vers (433, 435, 437) qui sont autant de *sententiae* :

Imperia dura tolle : quid uirtus erit?
 Virtutis est domare quae cuncti pauent.
 Non est ad astra mollis e terris uia.

N'oublions pas, cependant, que cet Hercule a été humain, et faible parfois ; il a porté une brillante robe, il a parfumé sa chevelure, il a offert à Omphale sa peau de lion ; mais les philosophes, interprétant par l'allégorie la légende d'Héraclès, n'avaient pas « rejeté dans l'ombre les accidents de cette longue carrière qui n'étaient pas tous à la louange du Saint¹ ». Ils ont su ainsi, comme le rappelle M. J. Bayet, ne pas proposer en Hercule un « idéal inaccessible », qui aurait découragé les *proficientes* ; d'autre part, en atténuant les crimes ou les faiblesses que l'ancienne légende lui avait laissés, mais en ne niant pas qu'il eût failli, qu'il eût souvent commis le péché de la chair, que « son bel équilibre eût été rompu par la folie », « ils satisfaisaient la foule, qui s'était attachée à Hercule autant pour le pittoresque de ses aventures et même pour ses défauts que pour ses vertus » et « avaient trouvé un nouveau moyen, plus actuel, de contribuer à la popularité d'Hercule, sans pour cela gêner les habitudes religieuses ou autres qui avaient fondé cette popularité² ».

Mais, de cet *Hercule Furens*, humain et héroïque, nous retiendrons surtout ces trois traits essentiels : il est le « *terrae pacis auctor* », celui qui a vaincu la mort lors de sa descente aux Enfers, celui enfin qui a le courage de s'accepter lui-même après la déchéance de la folie.

« *Terrae pacis auctor* », nous découvrons son vœu le plus fervent dans la belle prière adressée à son père divin avant que la folie ne fasse son œuvre ; Amphitryon lui a conseillé de demander à l'auteur de ses jours qu'il mette un terme à ses travaux, qu'il leur accorde enfin loisir et repos, mais la réponse du héros jaillit : « Moi-même, je ne concevrai que des prières dignes de Jupiter

1. L. François, *Essai sur Dion Chrysostome*, Paris, 1921, p. 159.

2. J. Bayet, *Hercule funéraire*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXXIX, 1921-1922, p. 236-237.

et dignes de moi. Que le ciel demeure à sa place, aussi bien que la terre et l'onde ; que les astres poursuivent leur course sans heurt, éternellement. Qu'une paix profonde donne aux peuples les moyens de vivre ; que le fer serve exclusivement aux innocents travaux des champs et que les épées restent cachées. Qu'aucune tempête, dans sa violence, ne trouble la mer ; que jamais la foudre ne jaillisse des mains de Jupiter irrité, qu'aucun fleuve grossi par les neiges de l'hiver n'entraîne les récoltes des champs ravagés. Que les poisons disparaissent... Si la terre nous réserve encore quelque crime, qu'elle se hâte, et si elle prépare quelque monstre, qu'il soit pour moi¹. »

Cet homme fort demande donc que les armes se taisent, ce héros philanthrope souhaite un âge d'or qui n'est pas sans évoquer les rêves de la quatrième Bucolique ; mais il peut le faire avec d'autant plus de confiance qu'il est descendu aux Enfers et en est revenu avec Cerbère, délivrant Thésée.

La descente chez Hadès était un épisode qui retenait particulièrement l'attention des Romains, plus préoccupés que les Grecs de la lutte contre les Enfers. D'où vient l'écho que pareil exploit trouvait dans les imaginations et les cœurs ? C'est, M. Simon le démontre dans une pénétrante analyse², qu'il « représente non pas simplement une performance individuelle, mais bien un triomphe de portée durable et universelle sur les puissances de la Mort », et il rappelle, à ce sujet, des vers très convaincants : « Voici qu'il a brisé les portes du Jupiter infernal et qu'il rapporte vers le monde d'en haut les dépouilles opimes du roi vaincu... Le pacte qui liait les ombres est anéanti³. » Sans doute Mégara proclame-t-elle : « *Inferna tetigit, posset ut supera assequi*⁴ », mais, ce faisant, il a assuré le salut de tous les hommes ; grâce à lui, selon les termes mêmes de Junon, « *sacra dirae mortis in aperto iacent*⁵ », et il a rempli l'attente du chœur qui souhaitait : « *Fatum rumpe manu*⁶... »

On comprend mieux, dans ces conditions, que Sénèque ait interrompu l'action, pendant l'exécution de Lycus, par un long,

1. V. 926 et suiv.

2. *Op. laud.*, p. 113.

3. *Hercule furieux*, v. 47 et suiv.

4. V. 423.

5. V. 56.

6. V. 566.

trop long récit de Thésée sur la descente aux Enfers¹; c'était là un morceau de bravoure inévitable après Virgile et le chant VI de l'*Énéide*, mais l'importance de cette victoire, de ce voyage ne pouvait être trop soulignée. Si l'on doit attendre le milieu du 11^e siècle pour voir représenter, sur les sarcophages, la série des douze travaux, Hercule est depuis longtemps déjà considéré comme le vainqueur des monstres infernaux, des races infernales, et sa lutte contre les Enfers symbolise le triomphe sur la mort.

Bienfaiteur de la terre, vainqueur des Enfers, le héros de l'*Hercule furieux* doit accomplir un acte plus difficile sans doute, moins exaltant à coup sûr : surmonter son dégoût de lui-même après la folie et le meurtre, s'accepter, se reconquérir. Ce « travail »-là n'est pas célébré de manière aussi éclatante que les autres, mais Sénèque a su trouver le ton juste pour en parler, qu'il s'agisse de l'exhortation d'Amphitryon :

Nunc Hercule opus est : perfer hanc molem mali²,

ou de l'acceptation d'Hercule :

Eat ad labores hic quoque Herculeos labor :
uiuamus³.

Hercule ne se contente pas de vivre, après avoir supporté stoïquement les coups de la fortune ; sa voie le conduit, selon l'expression de Mégara, « ad astra » : il connaîtra l'apothéose.

Cette apothéose, le héros d'*Hercule sur l'Œta* la réclame dès le début, non sans hauteur, dans un long monologue où il se montre conscient de sa valeur, de ses mérites. Les propos de Déjanire, jalouse et désespérée, nous rappellent son inconstance et ses faiblesses, mais n'est-il pas, pour la nourrice de sa femme, le *uindex telluris*⁴, et son fils Hyllus ne va-t-il pas le qualifier de « Decus illud orbis⁵ », affirmant que devant sa souffrance le genre humain fait retentir ses plaintes ?

« Vindex telluris » pour la nourrice de Déjanire chez Sénèque, le héros était, dans les *Métamorphoses*, « uindex terrae⁶ ». Les deux

1. V. 640 à 829.

2. V. 1239.

3. V. 1316-1317.

4. Bien des éloges sont ici repris de l'*Hercule furieux*.

5. V. 749.

6. IX, v. 241.

œuvres ont été souvent comparées¹ et offrent des points communs : si Ovide a l'air de mettre en doute l'infortune conjugale de Déjanire, que Sénèque ne discute pas, ils ne cachent ni l'un ni l'autre les premières réactions très violentes d'Alcide dont le pauvre Lichas, malheureux messager projeté dans les airs, est l'innocente victime ; mais agitation et fureur font place, plus vite relativement chez Ovide, après bien des soubresauts chez Sénèque, au calme mépris du sage, offrant son corps aux flammes purificatrices pour y brûler ce que nous appellerons avec Ronsard « tout l'impur de la nature humaine ».

Cependant, si les deux récits sont, compte tenu de la différence des genres, assez proches l'un de l'autre, les dispositions du héros laissent apparaître des divergences.

Chez Ovide, le *uindex terrae* est déifié parce qu'il l'a mérité sans doute : « Si quelqu'un », dit Jupiter aux dieux, « si quelqu'un par hasard doit être affligé de voir qu'Hercule devient un dieu, il ne lui plaira pas que cette récompense lui soit donnée, mais il saura bien qu'il l'a méritée et, malgré lui, m'approuvera² », mais il l'est aussi parce que l'immortelle semence de Jupiter se trouvait en lui, dès sa conception : « ... aeternum est a me quod traxit³... », proclame le maître de l'Olympe. Ne pourrions-nous dire que le héros dont son père assure :

Omnia qui uicit uincet, quos cernitis, ignes⁴

a été élu, prédestiné⁵?

Pour Sénèque, au contraire, l'action du héros est déterminante ; après s'être indigné de sa déchéance, avoir réclamé la mort dans une longue agonie de souffrance physique et de doute moral, il déclare : « Soit qu'à la naissance d'Hercule cette fameuse nuit ait été allongée, soit que j'aie pour père un mortel, même si ma divine origine est fausse... j'ai mérité mon père (divin) : j'ai rehaussé l'éclat du ciel et ma mère m'a conçu pour la gloire de

1. Stoessl, *Der Tod des Herakles*, Zurich, 1945, p. 99-101. Wade C. Stephens, *Two stoic heroes in the Metamorphoses : Hercules and Ulysses*, p. 273-282.

2. V. 256-258.

3. V. 252.

4. V. 250.

5. Ovide exprime-t-il, à travers ce mythe, des convictions personnelles concernant le destin de l'âme humaine, ou se contente-t-il de reprendre des idées largement répandues? Cf. J. Careopino, *L'exil d'Ovide*, dans *Rencontres de l'histoire et de la littérature romaines*, Paris, 1963.

Jupiter. Bien plus, lui-même, tout Jupiter qu'il est, se réjouit qu'on le croie mon père¹... »

Ces paroles n'ont-elles pas un accent nietzschéen avant la lettre? L'Hercule de Sénèque, qui demande fièrement à son père : « si la paix s'étend partout sur la terre, si nulle ville ne gémit, si personne ne souille les autels d'un sang impie, si les crimes ont disparu, reçois, je t'en prie, mon âme dans le ciel² », qui propose au maître des dieux de l'éprouver une dernière fois avant de remporter son ultime victoire sur la mort (« En domita omnia³ »), cet Hercule-là, dans sa contention, est essentiellement fils de ses œuvres et de sa volonté.

Il s'agit bien, dans *Hercule sur l'Œta*, du personnage à propos duquel Dion Chrysostome faisait cette remarque : « Les anciens appelaient enfants de Zeus ceux qui, par une éducation vertueuse, s'étaient formé une âme virile, comme notre Héraclès⁴ », et, s'il devient dieu après son supplice, l'apothéose n'est plus la simple conséquence de son origine divine ; il l'obtient avant tout parce qu'il a su faire fructifier l'« immortelle semence de Jupiter », le germe divin déposé en lui à sa naissance :

... Iam uirtus mihi
in astra et ipsos fecit ad superos iter⁵

Modèle à la fois divin et humain, vainqueur du mal sous toutes ses formes, *uindex terrae* qui, après l'avoir emporté sur les puissances infernales, a gagné le ciel à travers ses souffrances, tel nous apparaît donc le fils de Jupiter et d'Alcmène dans les œuvres que lui consacrèrent les meilleurs auteurs, du temps d'Auguste à celui de Néron. Certes, nous l'avons dit, c'est au II^e siècle seulement qu'il fut représenté sur les sarcophages, où il figurait la victoire finale de l'homme sur la mort, mais, dès le I^{er} siècle, le mythe d'Hercule se révélait, pour un Romain cultivé, des plus suggestifs et des plus féconds, comme viennent encore le confirmer, sous les deux derniers empereurs de la dynastie julio-clau-

1. *Hercule sur l'Œta*, v. 1500 et suiv.

2. V. 1701 et suiv. ; quelques expressions dans la traduction de ces deux extraits, sont empruntées à L. Hermann, *Sénèque, Tragédies*, t. II (Collection des Universités de France).

3. V. 1612.

4. *Or.* 4, 31.

5. V. 1942-1943. Pour tout ce paragraphe, cf. M. Simon, *op. laud.*, p. 83.

dienne, bien des peintures de Pompéi : c'est, par exemple, l'Hercule destiné à assurer le triomphe du bien sur le mal et traitant déjà Nessus comme un vaincu lors de leur première rencontre¹, c'est aussi la liturgie des délivrances et, en particulier, celles d'Hésione² et de Prométhée³; nous apprenons, grâce à elles, que les riches propriétaires des villas, sans se faire du héros une image aussi orgueilleuse, sans avoir de sa destinée une vision aussi grandiose et tragique que celle de Sénèque, aimaient contempler ses exploits, ses victoires les plus symboliques représentés sur leurs murs.

Cependant, en dépit de la signification morale qu'ils donnaient à son histoire, les philosophes eux-mêmes, nous l'avons dit, ne pouvaient passer sous silence certains autres aspects de cette « personnalité exceptionnellement riche », de ce « monstre sacré échappant aux normes de la morale vulgaire⁴ » qui, à Rome comme ailleurs, séduisaient les foules; le petit peuple vénérât en lui, sans doute, le protecteur des faibles, le justicier, mais, loin de condamner les erreurs dont sa vie n'était pas exempte, il admirait, tout autant que les autres, ses exploits amoureux, il aimait le héros indulgent et bonhomme qui s'était, à plusieurs reprises, laissé vaincre par l'amour.

Cet Hercule, plus traditionnel, nous le découvrons aussi dans les œuvres des poètes du I^{er} siècle qui se plaisent à rappeler les faiblesses du Tirythien. Voici Ovide qui, dans l'*Art d'aimer*, propose à son lecteur l'exemple d'Hercule soumis à Omphale : « Parmi les jeunes filles d'Ionie, il tenait la corbeille à ouvrage, croit-on, et travaillait la laine grossière. Il obéit aux ordres de sa maîtresse, le héros de Tirythe; va maintenant, et hésite à supporter ce qu'il a supporté⁵. »

Plus tard, à l'époque flavienne, les aventures d'Hercule excitent l'imagination et la verve de Martial; si, adulateur sans vergogne, il félicite Domitien d'avoir « daigné prendre les traits du grand Hercule⁶ », en faisant cadeau d'un nouveau temple à la voie Ap-

1. K. Schefold, *Pompejanische Malerei, Sinn und Ideengeschichte*, Bâle, 1952, p. 100.

2. S. Reinach, *R. P. G. R.*, p. 190.

3. K. Schefold, *op. laud.*, p. 188.

4. P. Grimal, *L'amour à Rome*, Paris, 1963, p. 278.

5. II, v. 219 et suiv.

6. *Epigr.* IX, 64; traduction de H. J. Izaac, *Épigrammes*, t. II (Collection des Universités de France).

pienne, il multiplie les allusions, tantôt gracieuses, tantôt très réalistes, aux amours d'Hercule et d'Hylas¹, dont Virgile disait déjà que tout le monde les avait racontées, après Théocrite.

Bien qu'il protégât les marchands et les maisons, les cours, les propriétés, bien qu'il apportât la fortune, en permettant de trouver des trésors², on pouvait risquer des plaisanteries sur ce dieu-là, comme l'avaient fait, jadis, la comédie athénienne et les drames satyriques, et Sénèque lui-même n'y manqua pas, dans l'*Apocoloquintose*³.

* * *

Ovide, Sénèque, ce sont les auteurs que nous avons le plus souvent mentionnés jusqu'ici; pourtant il ne faudrait pas croire qu'avec la dynastie julio-claudienne, l'intérêt pour Hercule disparaît des lettres latines. Si, à l'époque flavienne, le héros n'y est plus célébré de manière aussi éclatante, si nous le rencontrons surtout chez les auteurs grecs (Épictète, Dion Chrysostome), les poètes saisissent volontiers l'occasion de l'introduire dans leurs vers.

Dans la *Thébaïde*, Stace aime parler de la force et des exploits d'Alcide, faire allusion, au détour du récit, à ses adversaires vaincus, ceux d'Érymanthe, du Stymphale ou le fleuve dont il déshonora la face. Dans les *Silves*, il nous suggère à plusieurs reprises la place que tient le dieu chez ses contemporains; lorsque Pollius Félix donne une nouvelle et plus belle demeure à son Hercule de Sorrente, Stace l'en félicite et, s'adressant au dieu, rêve un instant, au souvenir de son apothéose: « on dirait que, purifié par les flammes d'un bûcher glorieux, du feu allumé sur l'Œta tu es monté au ciel pour la seconde fois⁴... ».

Quant à Martial, toujours prêt à évoquer les aventures polissonnes du dieu, il porte lui aussi témoignage de la popularité dont il continuait à jouir: il nous apprend que les bestiaires de l'Amphithéâtre Flavian, déchaînant les passions des spectateurs, ne manquaient pas de se costumer en Hercule⁵. Parlant de l'apothéose qui

1. *Epiqr.* V, 65, 2; VI, 68, 8; VII, 15, 3; VIII, 50, 5; IX, 25, 7; XI, 43, 5.

2. Horace, *Sat.* II, 6, v. 10 et suiv.; Perse *Sat.* II, v. 12.

3. VI, 1.

4. III, 1, 6 et 7; traduction de H. J. Izaac, *Silves*, t. I (Collection des Universités de France).

5. *Liber de Spectaculis*, XVI b.

attend Domitien, il lui rappelle qu'Hercule, jadis, obtint pour prix de ses travaux une place dans le ciel¹ et ce rapprochement n'est pas fortuit : il répond à la dévotion particulière de Domitien, qui se prenait pour Hercule *Rediuius*, à l'égard de ce dieu.

Ce n'était pas la première fois que l'on faisait un parallèle entre l'apothéose impériale et celle du fils d'Alcmène, mais le thème paraît avoir connu, à cette époque, un grand succès : ainsi, dans la basilique d'Herculanum, érigée en l'honneur de Vespasien, au-dessus de l'empereur divinisé, des peintures racontent les exploits d'Hercule, figure idéale de la force héroïque, premier homme qui ait mérité l'immortalité².

Dans toutes les couches de la société, l'intérêt pour Hercule n'avait donc pas faibli : pour le peuple de Rome, applaudissant avec frénésie les combattants de l'arène, gladiateurs thraces qu'aimait Titus³, ou mirmillons que préférait Domitien⁴, il gardait son prestige d'athlète inégalé que, jadis, Néron essayait follement d'imiter en tuant un lion de ses mains ; si, d'autre part, on célébrait avec prédilection le culte du dieu *Inuictus*, modèle des soldats, artisan de la victoire, associé aux cérémonies du triomphe, on ne rendait pas seulement hommage à sa force, on honorait celui qui était devenu le protecteur efficace et juste des mortels sur la terre après avoir, par ses exploits, brisé les puissances de la mort et forcé les portes du ciel, comme espérait le faire Domitien, dieu dérisoire d'un moment.

Peut-être cet Hercule est-il moins douloureux, plus triomphant que celui de Sénèque et d'Ovide, peut-être voit-on moins en lui le « Suffering servant⁵ », mais on demeure attaché au mythe du héros pur et fort, qui semble avoir gagné en puissance ce qu'il a perdu en pathétique.

Cependant, l'un des témoignages les plus intéressants du goût que l'on avait, sous les Flaviens, pour un mythe chargé d'une telle signification, c'est une épopée qui nous le donne : celle où Valerius Flaccus nous présente, après tant d'autres, sa version de l'antique légende des Argonautes.

1. *Epigr.* V, 65, 2 et suiv.

2. K. Schefold, *op. laud.*, p. 137.

3. Suétone, *Divus Titus*, VIII, 5.

4. Suétone, *Domitianus*, X, 3.

5. Expression empruntée à Wade C. Stephens, *Two stoic heroes*, p. 278.

Dès que la nouvelle de l'expédition s'est répandue, « le héros de Tirynthe accourt d'Argos, spontanément¹ » et le poète nous le présente, accompagné du jeune et gracieux Hylas, bien avant de mentionner tous les autres chefs accourus à Iolcos².

Or, « à l'origine », écrit M. Nilsson, « Héraclès n'avait rien à faire dans l'expédition des Argonautes ; c'est à cause de sa célébrité qu'il a été ajouté. Mais, comme il ne pouvait pas participer au succès final sans rien faire, on était obligé de se débarrasser de lui ; ce qui est réalisé par le mythe d'Hylas³ » ; et, dans la Grèce du iv^e siècle, Aristote se faisait l'écho d'une tradition selon laquelle les Argonautes n'avaient pas voulu d'Héraclès sur leur bateau à cause de son poids⁴.

Pourtant, cet Héraclès « inutile », que déjà la quatrième Pythique de Pindare nous montre au premier rang des compagnons de Jason, devait tenir une place de plus en plus grande dans les œuvres évoquant la quête de la Toison d'or.

Laissons de côté le récit de Diodore de Sicile⁵, qui, écartant la tradition la plus généralement admise, sous prétexte que les anciens mythes ne donnent pas des faits une relation simple et cohérente, place Héraclès, le plus brillant des guerriers, à la tête de l'expédition, expédition qui se terminera, au retour de Colchide, par une première prise de Troie.

Chez les poètes, qui suivent avec plus de fidélité le récit traditionnel et abandonnent Héraclès sur les côtes de Propontide, l'importance de son action n'en croît pas moins de façon sensible, et cela paraît évident si l'on compare l'épopée de Valerius Flaccus à celle d'Apollonios de Rhodes, dont l'auteur latin s'inspire librement.

Héraclès, dans les *Argonautiques* grecques, accourt aussi en compagnie d'Hylas pour se joindre aux autres héros⁶, mais, dressant la liste des Argonautes, Apollonios ne le met pas à la première place⁷. Cependant, avant leur départ de Thessalie, tous offrent le commandement au Tirynthien qui se récuse. Plus tard, quand

1. *Argon.*, I, v. 107 et suiv.

2. Valerius Flaccus nous donnera leurs noms à partir du v. 353 seulement.

3. *A. C.* XIX, 1950, p. 530, où il rend compte de l'ouvrage de R. Roux : « Le problème des Argonautes. Recherches sur les aspects religieux de la légende », Paris, 1949.

4. *Pol.* 1284 a 23.

5. IV, 41-56.

6. I, v. 122-132.

7. I, v. 347.

Jason et ses compagnons, lors de leur escale à Lemnos, s'attardent auprès des Lemniennes au lieu de reprendre la mer, Héraclès leur fait honte de leur attitude et les arrache à leurs amantes. Mais bientôt, avant la fin du chant I, c'est l'aventure d'Hylas et nous apprenons simplement qu'Héraclès abandonné doit poursuivre les travaux qui lui permettront « d'habiter au foyer des Immortels¹ ».

Absent ici dès la fin du chant I, Héraclès, devenu Hercule, sera présent dans les quatre premiers chants, et même un instant au cours du cinquième, de l'épopée latine, inachevée il est vrai, qui en compte huit.

Chez Valerius Flaccus, le héros, déjà vainqueur de tous les monstres qu'Eurysthée lui avait ordonné de dompter, accomplit encore deux travaux. Au chant II, après le départ de Lemnos et un arrêt à Samothrace, où les Argonautes sont initiés, le navire fait escale au cap Sigée ; là, Hercule délivre Hésione, fille de Laomédon, exposée à un monstre marin. Au chant III, Junon intervient, Junon qui, toujours jalouse d'Alcide et ennemie de sa gloire, ne peut souffrir sa présence auprès de Jason, son protégé, et, à son instigation, la jeune nymphe Dryope enlève Hylas ; mais Hercule, cette fois, ne regagne pas Argos, car, au début du chant IV, Jupiter, désolé du chagrin de son fils, cède aux supplications de Latone et de Diane et ordonne au héros d'arracher à son supplice Prométhée pardonné ; la diligente Iris lui transmet cet ordre et il en est rempli d'allégresse : « *alacrem laetis hortatibus implet* ² », nous dit le poète.

Aussi, au chant V, quand la nef Argo atteint le rivage de la Colchide et l'embouchure du Phase, Hercule arrive-t-il, par hasard, le même jour (« *ille etiam Alciden... attulerat tum forte dies* ³ »), pour mettre un terme à la punition du Titan.

S'agit-il vraiment de hasard ? il vaudrait mieux, nous en avons la conviction, parler ici de coïncidence symbolique. En tout cas, c'est bien là un épisode que Valerius Flaccus *a voulu* ajouter à son récit ; car, si Diodore de Sicile et Hygin⁴ avaient eux aussi placé la délivrance d'Hésione lors du passage des Argonautes le long des côtes de Troade, le poète latin est le seul à avoir rat-

1. I, v. 1319.

2. IV, v. 81.

3. V, v. 156-157.

4. *Fab.* 89.

taché à cette expédition la libération de Prométhée pardonné¹. Nous avons vu que, sur des peintures de Pompéi entre autres, Hercule était représenté délivrant Prométhée; mais c'était en traversant le Caucase pour se rendre au pays des Hespérides (ou, plus souvent, pour en revenir), et indépendamment de l'expédition des Argonautes.

D'ailleurs, ce passage a été rédigé avec soin et ne manque pas de grandeur; ce sont d'abord les vers où il évoque l'action du héros: « ... déjà, il s'efforçait d'arracher, de chaque côté, les rudes chaînes, couvertes de neige depuis longtemps, qu'il avait saisies de sa main, déjà il les avait tirées du fond des rochers, dressé de toute sa taille, s'appuyant sur son pied gauche; le Caucase immense retentit de la secousse, les arbres s'abattent avec le haut de la montagne qui les entraîne et détournent de la mer le cours des fleuves. Il se fait un grand bruit, comme si Jupiter, dressé de toute sa taille, avait ébranlé les hauteurs du ciel, comme si le bras de Neptune avait ébranlé la terre en ses profondeurs² ».

Ce sont encore ceux-ci, dans lesquels l'auteur nous dit ce que voient, ce qu'entendent les Argonautes: « Alors le grondement se fait plus proche et le bruit du fer, celui de la montagne qui souffre sans trêve dans le fracas des blocs de pierre arrachés leur parviennent, et aussi les cris affreux du Titan, pendant qu'on tire sur ses membres attachés aux rochers. Mais, dans leur ignorance (qui d'entre eux en effet croirait qu'Alcide fût dans ces montagnes ou oserait former encore des vœux auxquels il a renoncé?), ses compagnons poursuivent leur route; ils voient seulement, étonnés, de la haute mer, le rivage couvert de neige éparpillée, les rocs brisés, et en même temps, au-dessus, l'ombre immense d'un oiseau qui meurt et dont le sang noir dégoutte en pluie dans les airs³ ».

La participation du héros à l'aventure, bien que temporaire, n'avait donc pas été vaine: elle lui avait permis de remplir une fois de plus, en Troade comme sur les pentes du Caucase, une mission bienfaisante.

1. Cf. Roscher, *Lex.* III, 3074.

2. V, v. 157 et suiv.

3. V, v. 168 et suiv.; l'expression « dont le sang noir dégoutte en pluie dans les airs » est empruntée à la traduction de la « Collection des Auteurs latins publiée sous la direction de M. Nisard »: *Lucrece, Virgile, Valerius Flaccus*, Paris, 1880.

Pourquoi le poète a-t-il fait la part aussi belle au fils d'Alcmène? Cette modification n'est certes pas la seule qu'il ait apportée au récit, mais les autres, quand elles ne sont pas dictées uniquement par un souci de vraisemblance psychologique, s'expliquent par les goûts, les intérêts du temps¹. Ne serait-ce pas le cas, cette fois encore? donner à Hercule, à côté de Jason, personnage principal, à côté d'Orphée, un grand rôle, accorder plus de sens à son action, n'était-ce pas, pour l'auteur des *Argonautiques*, répondre à l'attente du public lettré auquel il s'adressait, entre 80 et 90, éveiller, dans le cœur et l'imagination de ses lecteurs, de ses auditeurs, un écho certain? Sans aucun doute.

Mais notre auteur est un tenant du néo-classicisme et se veut fidèle à la tradition épique; son Hercule apparaît donc souvent sous des traits assez conventionnels, même si la peinture ne manque pas de vie : c'est le gai compagnon qui, au chant III (v. 475), veut soulever le flot mieux que tous ses coéquipiers et brise sa rame, le bon « Gargantua », « vidant d'un trait les coupes de vin qu'il tenait dans sa large main et rappelant les monstres qu'avait suscités contre lui sa cruelle marâtre », dont Jason déplore l'absence aux vers 608-610 du même chant III. Il est également, nouvel Énée, un héros pieux et soumis aux ordres de son père, qu'il accepte avec joie, sans rien en lui qui évoque le comportement altier du personnage de Sénèque.

Pourtant, cette figure s'impose à nous; dans le passage consacré à la délivrance de Prométhée, on sent que l'action d'Hercule n'est pas celle d'un héros « comme les autres »; ses effets peuvent être comparés à ceux-là seuls qu'obtiendrait Jupiter, ou Neptune, et le même adjectif *arduus* est appliqué, en l'espace de quelques vers, au maître de l'Olympe et à son fils; ce dernier, désormais séparé de ses compagnons, semble presque appartenir à un autre monde et les Argonautes voient, entendent sans comprendre, à distance, les manifestations de sa puissance, comme ils le feraient pour celles de quelque divinité.

En évoquant ces deux « travaux », Valerius Flaccus célébrait, lui aussi, le champion valeureux des opprimés, bienfaiteur de l'humanité, *uindex terrae* dont Jupiter laisse prévoir l'apothéose,

1. Par exemple l'alliance provisoire entre Jason et Aïétés, les combats des Argonautes et des troupes d'Aïétés contre celles de Persès (fin de V et VI en entier).

au début de l'œuvre, lorsqu'il regarde du haut du ciel Hercule et les fils de Lédà, et lance : « *tendite in astra, uiri*¹... ».

Mieux, il célébrait également le héros vainqueur des forces infernales, car ces travaux sont parmi les plus chargés de symbole, parmi ceux qui rendaient le mythe d'Hercule si suggestif et si fécond aux yeux des Romains cultivés.

L'épisode de la délivrance d'Hésione devait représenter, dans l'imagerie funéraire de l'Empire, un Hercule intervenant en sauveur de l'âme qui a vaincu la mort et déjà, sur les stucs de la « basilique pythagoricienne » de la porte Majeure, « derrière Hésione, dont la bonté d'Hercule va briser les chaînes, se lève, pour les âmes instruites, l'aurore de leur propre liberté² ».

Quant à la libération de Prométhée, intervenant au moment où la nef prophétique touche au rivage de Colchide, elle est considérée, depuis le II^e siècle avant notre ère, comme une victoire sur les races infernales, puisque l'aigle dévorant le Titan a été introduite dans la généalogie infernale comme fille de Typhon et d'Echidna³.

Mais était-ce simplement par habileté, pour plaire à son public, que Valerius Flaccus introduisit ces épisodes dans son épopée?

Sans aucun doute, l'auteur s'est plu à évoquer ces images qui éveillaient l'espérance au cœur de certains de ses contemporains, car, esprit religieux⁴, sensible à la présence des forces divines, il nous laisse deviner, à travers son œuvre, l'influence qu'exerça sur lui un stoïcisme mêlé de pythagorisme.

Mais une lecture attentive des *Argonautiques* nous permet d'affirmer que, pour lui, le second exploit du héros, celui qu'il a choisi d'introduire, avait une signification dans l'épopée elle-même, dans cette épopée où rien ne se fait sans l'intervention des destins : cependant que Jason, obéissant à l'ordre de Jupiter, ouvre la voie aux relations entre les peuples, permet que le négoce et les entreprises des hommes unissent entre elles toutes les parties de son univers⁵, le roi des dieux, par amour pour son fils, pardonne à Prométhée ; la mort de l'oiseau « dont le sang dégoutte en pluie

1. I, v. 563.

2. J. Carcopino, *La Basilique pythagoricienne de la porte Majeure*, Paris, 1927, p. 328-329.

3. Apoll., *Bibl.* II, V, 11 ; cité par J. Bayet, *Hercule funéraire*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XL, 1923.

4. Cf. P. Boyancé, *Un rite de purification dans les « Argonautiques » de Valerius Flaccus*, *R. É. L.*, XIII, 1935, p. 107 et suiv.

5. I, v. 245-247.

dans les airs », c'est la justice régnant enfin sur un monde réconcilié, où les mortels bientôt ne seront plus étrangers les uns aux autres, et cette justice, une fois encore, c'est le bras d'Hercule qui l'établit, entre ciel et terre.

Vindex terrae, uindex telluris, le héros d'Ovide et de Sénèque, vainqueur des forces infernales, gage d'immortalité, ne pouvait, dans une épopée romaine du 1^{er} siècle, jouer les figurants, demeurer un personnage « inutile » dont on se débarrasserait par l'épisode d'Hylas.
